

## Chapitre X

### DAME LOUVE AIGUISE SES GRIFFES

Le deuxième acte de la tragédie va commencer. Nous venons d'assister à une solennité où il y a beaucoup de fanfares, de cortèges, de baisemains et de génuflexions. Maintenant, on remet dans les armoires les beaux vêtements de brocart et les manteaux d'hermine. Les valets de chambre enferment soigneusement, sous la triple serrure des coffres, la couronne et le sceptre. Après les banquets et les jeux traditionnels, la paix studieuse et dévote du Louvre recommence, et Louis IX revient à ses magisters, tout comme s'il n'était qu'un petit garçon et non le roi de France.

En apparence, la sérénité sans orages et sans périls enveloppe de nouveau la famille royale. Mais ceux qui savent ce qui se passe dans les chambres du palais n'ignorent pas que Blanche de Castille consacre moins de temps aux prières et aux entretiens pieux avec ses chapelains. Serait-elle devenue moins dévote ? Non. Mais d'autres nécessités se présentent aujourd'hui qui réclament des conversations avec le Grand Connétable, Simon de Poissy, Robert de Courtenay, Jean Clément, et Michel de Harnes le Ressuscité. Le temps des prières et de la contemplation est passé. Il s'agit main-

tenant de ceindre l'épée, de déposer le missel pour revêtir le haubert.

Les régiments royaux s'arment dans les casernes. On fourbit les armures, on tresse de neuves cordes pour les arbalètes. On affûte les fers des lances et les lames des poignards. Des agents secrets vont de château en château, épiant, écoutant, vérifiant la fidélité des vassaux. On sait maintenant quels sont ceux qui vous seront fidèles jusqu'à la mort, ceux qui vous escorteront chaleureusement de victoire en victoire et tourneront le dos à la première défaite, ceux qui vous feront tomber de cheval en feignant de vous aider, ceux qui vous donneront un coup de couteau dans le dos, tout brutalement.

Blanche de Castille a mis en œuvre tout l'arsenal de la diplomatie. C'est ainsi qu'on prépare le terrain ; pendant que les ambassadeurs discutent, les soldats se préparent. Il faut d'abord mettre de son côté tous les avantages qu'on peut obtenir sans répandre le sang. Il sera temps de tirer l'épée, lorsqu'on ne pourra plus faire autrement.

Blanche de Castille négocie, intimide, achète. Bien des seigneurs qui hésitaient encore le jour du sacre se rangent dans le parti loyaliste, parce qu'ils ont vu que la reine était résolue à défendre par les armes les droits de son fils. Si l'on met en balance la puissance de Louis IX et celle des barons, on constate qu'ils sont à peu près d'égale force, numériquement, mais le facteur moral est du côté du petit roi. Et puis les barons sont des brouillons, incapables d'une action d'ensemble, trop jaloux les uns des autres pour admettre qu'un d'entre eux prenne seul le commandement et exerce toute l'autorité.

Tant qu'il ne s'agit que de conspirer, tout va bien. Mais quand on en arrivera à se partager le butin de la victoire, – si l'on est vainqueur – qui consentira à retirer ses mains rapaces de la couronne à laquelle elles s'accrocheront férocement ? Philippe Hurepel, le « légitimé » reconnaîtra-t-il les droits des comtes de Dreux, qui se prétendent de meilleure noblesse que lui, puisqu'ils descendent de Louis le Gros ? Hugues de Lusignan, qui amène avec lui les Anglais, ne réclamera-t-il pas le trône pour lui-même ? Et voici venir un nouveau prétendant, Enguerrand de Coucy, qui, lui aussi brigue l'héritage de Louis le Gros qui lui revient, dit-il, de par sa mère Alix de Dreux. Cet Enguerrand, depuis qu'il a marié sa fille avec le roi d'Écosse, caresse les plus folles ambitions. Il est tellement certain de son succès qu'il s'est déjà fait faire par ses orfèvres une couronne royale, qu'il garde dans son coffre, à portée de sa main, pour le jour où...

Enfin, Thibaut de Champagne, qui est du parti des barons, lui aussi, va lever comme eux l'étendard de la révolte. Blanche sourit. Elle sait qu'elle n'a rien à craindre du chansonnier. Un mot aimable, un regard mélancolique, et Thibaut tombera à ses genoux, vaincu par l'amour.

Reste Ferrand de Flandre, qui, depuis Bouvines, est toujours prisonnier dans la tour du Louvre. Louis VIII a obstinément repoussé les sollicitations de ceux qui venaient intercéder pour lui. Ferrand a conspiré ; il a trahi ; il a servi les Anglais contre la France : qu'il subisse donc le juste châtement de sa félonie. Et voilà quatorze ans qu'il se morfond dans sa prison, suivant des yeux le vol des hirondelles, écoutant les rumeurs de la ville qui montent jusqu'à son cachot. Bien traité,

d'ailleurs, jouissant de tout le confort compatible avec la captivité.

Son mari étant mort, Blanche de Castille abandonne cette attitude intransigeante. Ferrand est son parent, mais il peut être, surtout, un allié précieux si l'on sait l'avoir avec soi. Lorsque la comtesse, qui s'est si violemment querellée le jour du sacre, vient de nouveau supplier la reine, Blanche ne l'éconduit pas. Elle écoute avec bienveillance ses plaintes, ses prières. Remettre Ferrand en liberté ? Pourquoi pas.

Quelles conditions n'accepterait-il pas pour quitter enfin cette grosse tour, humide et sombre ? Payer 25 000 livres ? Ce n'est pas cher. Céder le château de Douai ? On peut y consentir. Accepter de ne pas fortifier ses villes autrement qu'avec des palissades et des châteaux de bois. Eh ! si la France me garantit la paisible jouissance de mes États, pourquoi refuserais-je ?

C'est ainsi que Ferrand de Flandre sortit de prison, joyeusement, un beau matin, chantant les louanges de Blanche de Castille, jurant fidélité et amour au petit roi.

Maintenant qu'elle a usé tous les moyens de sage et prudente diplomatie, Dame Louve, la Batailleuse, s'arme pour la guerre. Elle n'oubliera jamais ce couronnement, triste et anxieux, avec les places vides des barons. De même que, naguère, elle inspectait les reîtres de Courtenay sur la plage de Calais, tandis que la Manche faisait danser sur ses bouillons gris les galères peintes du moine pirate, elle vérifie aujourd'hui les équipements des routiers que lui amène le Grand Connétable. Voici les cavaliers de Harnes le Ressuscité, ardent, impétueux, téméraire comme à Bouvines. Voici les ingénieurs de Nemours qui manœuvrent leurs machines de guerre. Ah ! on raconte que le royaume est gouverné par une femme, un enfant, et un vieillard ?

Eh bien on va voir de quoi sont capables cette femme, cet enfant et ce vieillard quand l'intérêt de la France est en jeu !

Est-ce vraiment à la France que pense Blanche, ou seulement à son fils ? Qui le dira. Tous les sentiments s'emmêlent et se confondent en elle, comme l'intérêt de la nation se confond avec l'intérêt de la monarchie. Que vive le Roi pour que vive la France. Si on laisse le champ libre aux féodaux, ils dépèceront le pays, ils dépouilleront le paysan et l'artisan dans leurs sottises querelles. Et les Anglais sont là, qui attendent le moment de reprendre les provinces perdues. Dame Hersent défend son terrier, sa portée. Gare à qui touchera l'héritage de ses enfants !

Tandis qu'elle se prépare à briser les dents aux rebelles, de graves nouvelles arrivent d'Angleterre. L'activité des chantiers maritimes, où l'on fabrique en secret de puissantes et rapides galères, la perception d'impôts nouveaux, qui, sous prétexte d'améliorer la politique économique de l'île n'ont pour but en réalité que d'augmenter l'armement guerrier, annoncent une prochaine offensive contre la France. Henri III sait qu'il peut compter sur les seigneurs aquitains et les viticulteurs du Bordelais. Les Bretons sont moins sûrs, mais on connaît l'hostilité de Pierre Mauclerc contre l'Espagnole et son fils. Les diplomates britanniques sont trop habiles pour ne pas essayer d'utiliser à leurs fins ce ressentiment. Les Poitevins, enfin, sont à la discrétion de Londres. Une nouvelle coalition se prépare, ainsi que jadis, avant Bouvines, un faisceau d'intérêts et de haines, lié contre la France.

C'est alors que, jouant d'audace, forte, belle, hardie, Dame Hersent sort de son terrier, prête à déchirer des griffes et des crocs les ennemis de ses enfants.

\*

\* \*

Les barons ne s'attendaient point à une si prompte offensive. Ils s'étaient réunis à Chinon pour discuter un plan d'attaque, et, comme d'habitude, ils se querrelaient. Les Bretons étaient venus avec Pierre Mauclerc, les Poitevins avec le comte de la Marche, Enguerrand de Coucy avec sa couronne royale et ses folles ambitions. Hurepel s'était gardé de paraître parmi les conjurés, mais on le savait de cœur avec eux. Thibaut de Champagne est là, lui aussi, le cœur déchiré entre son amour pour la froide Castillane, et son *devoir de classe* qui l'associe aux barons. Quel chagrin, pour lui, de tirer l'épée contre la femme qu'il aime !

Les barons sont si remplis d'orgueil, de vanité, de présomption et d'outrecuidance, qu'ils ne se méfient point des préparatifs qu'on fait dans les casernes royales. Ils se sentent assez forts pour pouvoir dicter leurs conditions. Par Saint Michel, on va rogner les griffes de Dame Hersent !

Mais voici que tout à coup, tandis qu'ils banquetent en échangeant grandes vantardises, les routes qui mènent à Chinon se couvrent de régiments. Chevaliers et fantassins s'avancent en bon ordre, portant bannières rouges et cottes fleurdelysées. À leur tête, Jean Clément, le grand maréchal, caracole sur son destrier. Près de lui, une femme, montée sur une haquenée blanche, caparaçonnée de blanc velours, chevauche aussi. C'est la reine qui vient au-devant de l'ennemi.

Au moment d'engager la bataille, les rebelles hésitent. Certes, ils n'avaient pas imaginé qu'on pouvait en si peu de temps équiper tant et de si belles troupes. Rien n'est prêt, encore, dans leur camp. Lequel

d'entre eux prendra le commandement des forces coalisées ? Moi, dit Pierre Mauclerc, et les Poitevins de se récrier aussitôt, car ils acceptent bien d'obéir à Hugues de Lusignan, mais à nul autre. Cela ne fait pas l'affaire des Bretons, fidèles à la maison de Dreux, ni aux vassaux de Coucy, qui déjà l'appellent *sire*, et contemplant orgueilleusement sa couronne.

Aussi longtemps qu'il ne s'agissait que de maudire Dame Hersent et de vitupérer les conseillers bourgeois et les prêtres espagnols, la concorde régnait. Maintenant que les ambitions et les convoitises s'affrontent on voit combien il était léger et fragile, ce lien qui attachait les conjurés. Un assaut les aurait peut-être regroupés dans une ferveur commune, mais Blanche était trop fine pour rétablir ainsi leur cohésion. Elle n'offre pas la bataille : il est toujours assez tôt pour recourir aux armes, quand toutes les possibilités de conciliation ont été épuisées. Avant de faire sonner la charge, messires, examinons donc nos griefs, et voyons s'il ne serait pas mieux de tout régler pacifiquement.

Les barons se regardent. Oui : pourquoi ne tenterait-on pas d'obtenir sans bataille ce qu'on peut arracher à Dame Hersent ? Si elle est venue, elle-même, pour négocier, c'est qu'elle a peur de nous. Exploitions hardiment sa frayeur. Ils se disposent donc à étaler leurs plus impudentes revendications, quand Blanche les interrompt : elle les recevra séparément, et écouterà leurs doléances. Si cela est compatible avec l'intérêt de la couronne, elle y fera droit...

Le faisceau est brisé. Chacun des rebelles ne pense qu'à lui, maintenant, et à ce qu'il va pouvoir tirer de l'entrevue. Aux dépens des autres barons ? Qu'importe. Ne font-ils pas tous de même ?

Thibaut des Chansons tombe aux pieds de la reine, bouleversé par le remords et l'amour. Jamais il n'a voulu se révolter contre la déesse de son cœur. C'est elle qu'il veut servir, c'est pour elle qu'il veut mourir. Au diable les féodaux et leurs sottes querelles. Le pauvre Thibaut n'est plus un seigneur turbulent et batailleur, mais seulement un amoureux transi qui se pâme, roule des yeux extasiés, soupire, et murmure ardemment ce poème qu'il a si souvent répété dans le secret de sa solitude :

Cele que j'aim est de tel seignorie  
Que sa biautez me fait outreuidier...

- Me serez-vous fidèle, ami Thibaut, demande la reine, doucement, avec son plus beau sourire ?

Jusqu'à l'enfer ! Le chansonnier a pris entre ses mains les doigts pâles de la Castellane. Il jure un dévouement éternel. Jamais les paladins de jadis n'ont autant aimé leur dame. Et Thibaut de comparer sa flamme, alors, à celle de Lancelot, d'Amadis, de Percival, de Gauvain, qui, tous, n'étaient que de piètres amoureux, dit-il, comparés à lui.

Puis, il se relève d'un bond. Non seulement il quitte les barons, mais de plus il va détacher de leur cause tous ses vassaux, tous ses amis. Il ferait beau voir que quelqu'un touchât à la reine !

- Merci, ami Thibaut, répond Blanche, en inclinant mélancoliquement la tête, et sa main presse si doucement les grosses pattes de l'amoureux qu'il pense défaillir de plaisir.

Pendant que les conjurés, méfiants, se soupçonnent, s'espionnent, chacun d'entre eux devinant chez les autres la trahison que lui-même est prêt à commettre,

Blanche, qui les voit maintenant divisés, change subitement de tactique. Il n'est plus question d'écouter des griefs et des récriminations. Elle va revenir à Paris. Dans quelques semaines, le tribunal royal se réunira à Vendôme. Les barons devront y comparaître dans le délai juridique.

Un tribunal ? Est-ce donc à cela que devaient aboutir les pourparlers ? Blanche, hautaine, sûre de sa force, répond qu'on n'engage pas de pourparlers avec des rebelles, des félons. Accusés devant le tribunal, ils auront à y répondre de leurs fautes, et à se justifier, – s'ils le peuvent. Et comme les barons, déçus, irrités, se sentant joués, enfin, se lèvent menaçants, Thibaut de Champagne et son compagnon fidèle, le comte de Bar, vont se placer à côté de la reine, la main posée significativement sur le pommeau de l'épée.

– Elle nous a bernés, crient-ils, après que Blanche fut sortie, calme et paisible, de leur camp ! Elle nous a pris au piège !

– Que je sois pendu si je vais à Vendôme, hurle Pierre de Dreux !

– On ne m'y verra pas non plus, réplique Hugues de Lusignan.

Et Enguerrand de Coucy proclame qu'on l'écorchera vif plutôt que de le faire comparaître devant le tribunal. Un tribunal ! Pour des barons !

Mais Thibaut qui ne dit mot, murmure à part lui :

– Bien joué, chère Louve !

\*

\* \*

Le tribunal se réunit, ainsi que la reine l'avait décidé. Quelques-uns des seigneurs cités répondirent à l'assignation, et vinrent plaider leur cause. La mansuétude